Le haut du pavé. Dostoïevski en stéréo

LE MONDE DES LIVRES | 03.03.2016 à 08h58 |

Par Sabri Louatah (écrivain)

*Œuvres romanesques 1869-1874,* de Fédor Dostoïevski, avant-propos, notes et traduction du russe par André Markowicz, Actes Sud, « Thesaurus », 1024 p., 29 €.



Dostoïevski dictait la plupart de ses romans. Le poncif selon lequel il n’*écrit* pas bien est sûrement vrai, mais qu’importe : chacune de ses phrases est hantée, par une voix qui lui est propre. D’où cette sensation d’hallucination auditive qui rend sa lecture si singulière, comme une espèce de fièvre, une possession. Avant les traductions d’André Markowicz, le lecteur français non russophone ne pouvait que le pressentir, confusément. Il n’aura désormais plus d’excuse : l’intégralité des *Œuvres romanesques* est désormais disponible dans la collection « Thesaurus » d’Actes Sud, où le cinquième et dernier tome vient de paraître.

André Markowicz a consacré vingt-cinq ans de sa vie à restituer la langue de Dostoïevski — la langue du peuple russe, ébouillantée par les visions d’un auteur-prophète ; mieux : il nous a donné à *entendre* des romans qu’on n’avait fait que lire. Ce qui nous ébranlait dans le Dostoïevski « Pléiade », c’étaient les caractères extrêmes, la théâtralité des situations, ces dialogues et ces comportements imprévisibles. Mais la folie restait sur la page, à distance, car la langue restait stable, bien connue, celle des grands romans du XIXe siècle. Le Dostoïevski de Markowicz, c’est le passage en stéréo HD.

Percevoir l’irrationnel

On entend les tournures familières du texte original, les répétitions bizarres, les modulations incessantes qui heurtent le goût français pour l’euphonie et la clarté du propos. Et pourtant, plus la langue de Dostoïevski-Markowicz se rapproche du style oral (typiquement : « c’est pas » au lieu de « ce n’est pas »), plus elle ressemble à une sorte de langue étrangère — une langue étrangère où l’on comprendrait tout mais où tout paraîtrait complètement irrationnel. Percevoir l’irrationnel par l’entremise du langage rationnel, c’était, selon Nabokov, la meilleure définition de la poésie chez Gogol. Nabokov n’aimait pas Dostoïevski  ou prétendait ne pas l’aimer. En effet, le langage chez Dostoïevski est juste assez rationnel pour être intelligible, mais il épouse trop bien la violence de ce qu’il raconte pour en atténuer l’irrationalité fondamentale. Ce que Markowicz rend parfaitement dans ses traductions des monologues délirants de Raskolnikov ou de Kirilov.

Le résultat n’est, selon moi, jamais aussi impressionnant que dans *Les Démons*, au quatrième volume des *Œuvres romanesques, 1869-1874,* dont le narrateur-témoin ne comprend, justement, à peu près rien à ce qui se passe. Traducteurs et préfaciers se sont cassé les dents sur ce roman à la construction impossible et au sujet fuyant. Dans son génial avant-propos, Markowicz nous explique pourquoi : *«  Le roman n’existe que pour cela, finalement, que pour semer le trouble, égarer, emporter, faire tournoyer, tournoyer,**tournoyer, attraper des éclairs, et, à la fin, après plus de mille pages de cyclone, par une espèce de bouffonnerie* indifférente, *pas même grinçante, non, grotesque, abandonner le lecteur, essoufflé, avec rien. Possédé. »*

<http://abonnes.lemonde.fr/livres/article/2016/03/03/le-haut-du-pave-dostoievski-en-stereo_4875547_3260.html>